

L'envers du décor

par

Henry Liberman

14^{ème} partie

Nous avons vu dans l'article précédent l'indulgence avec laquelle avaient été traités les officiers qui, en 1931, avaient à deux reprises comploté en vue d'un coup d'État. Les auteurs de la série d'assassinats qui a marqué la vie politique japonaise au cours des quelques années suivantes ne s'en sont pas tiré à aussi bon compte, mais presque : En février 1932 c'est un ancien ministre des Finances et dirigeant du Rikken Minseito, le Parti démocratique constitutionnel, Inoue Junnosuke, en mars le directeur du zaibatsu Mitsui, Dan Takuma, qui tombent sous les balles des assassins. Ceux-ci, Onuma Shō (le tueur d'Inoue Junnosuke) et Hishinuma Gorō (celui de Dan Takuma) furent certes jugés et condamnés à la réclusion à perpétuité mais libérés quelques années après.

Ils appartenaient au *Ketsumeidan* (Ligue du sang), un groupe dirigé par Inoue Nissho (1886-1967), qui s'était « auto-ordonné » moine bouddhiste de l'école Nichiren. A partir de 1910 il exerce des activités de *tairiku ronin* (aventuriers continentaux, « corsaires » travaillant pour les services de renseignement japonais et trafiquant pour leur propre compte) en Mandchourie et en Chine. Revenu au Japon dans les années 20, il fonde un temple, le *Rishō Gokokudō* (Temple pour instaurer la justice et protéger la nation) à Ōarai dans la préfecture d'Ibaraki.

Sa conversion au Bouddhisme ne l'empêche pas de continuer à cultiver le mode de vie propres aux *shishi*. Dans ses mémoires, évoquant le temps où il travaillait pour l'armée japonaise en Chine, il se compare à un *ronin* qui se livrait à des beuveries et fréquentait des prostituées : « J'étais comme un animal sauvage ». Il affirme que sa découverte des « vérités de l'univers » a changé tout cela, mais il semble bien que non. Le 30 décembre 1931, lors d'une soirée de fin d'année avec

des membres du *Ketsumeidan* et de jeunes officiers de l'armée et de la marine, alors qu'ils discutaient leurs projets d'action directe, Inoue interrompit la discussion pour rejoindre une prostituée dans la pièce d'à côté. Plus tard, complètement ivre, il sortit dans la rue pour crier bien fort que se préparait un incident terroriste. Les officiers de l'armée présents en conclurent qu'Inoue n'était pas digne de confiance et c'est une des raisons de leur absence (au contraire des officiers de marine, sans doute plus habitués à ce genre de scènes...) lors des incidents de février-mars et mai 1932.

Un point intéressant : l'origine géographique et le centre du mouvement était la préfecture d'Ibaraki, plus précisément le village d'Ōarai sur la côte près de la ville de Mito. C'est des villages à l'entour que sont venus les premières recrues d'Inoue et c'est très explicitement qu'il se réclamait de la tradition nationaliste radicale des lettrés et des *shishi* de Mito. Les *shishi* qui assassinèrent le Tairō (fonction comparable à celle de dictateur dans la Rome républicaine) li Naosuke en novembre 1860 (voir AJ n°24) étaient pour la plupart originaires du han de Mito, l'actuelle préfecture d'Ibaraki. Lors de leur procès pratiquement tous les membres du *Ketsumeidan* témoignèrent de l'importance de cet incident dans leur éducation. Cette même tradition inspirait d'autres centres d'activisme *kokushin* (renovation nationale) à Ibaraki dont l'*Aikyokai* (société de l'amour de la communauté) de Tachibana Kōsaborō (1893-1974) avec laquelle Inoue était en contact étroit. En 1915 Tachibana avait fondé près du village de Tokiwa, une communauté rurale, un "village fraternel" (*Kyodai mura*) en réaction aux « effets déshumanisants » de la société industrielle et de l'urbanisation et pour retrouver les racines agraires du Japon ancien. En 1929 il donne une tournure politique à l'*Aikyokai*, qui était

au départ surtout une coopérative agricole. Iwata Ikkusai, qui était uchi deshi à cette époque, le nomme parmi les comploteurs qui se réunissaient sous le toit du Kobukan, le dojo de Ueshiba à Tokyo. (cf. Aiki News n°86) C'est un même retour à la terre qu'a effectué Ueshiba, sur une propriété acquise petit à petit à partir des années 30 à Iwama, petite ville de cette même préfecture d'Ibaraki, où il enseignait au dojo de l'organisation martiale de la secte Omotokyo. Ibaraki correspond à peu près à l'ancien han de Mito (sur l'école de pensée de Mito, *Mitogaku*, voir AJ n°24). Tous ces endroits, Ōarai, Tokiwa, Tsuchiura, Iwama se trouvent dans un rayon de moins d'une trentaine de kilomètres...

Le *Ketsumeidan* était en contact avec d'autres groupes extrémistes d'Ibaraki, en particulier des jeunes officiers de la base aéronavale de Tsuchiura sur le lac Kasumigaura. L'un de ces officiers, le lieutenant Fuji Hitoshi avait suivi les conférences d'Ōkawa Shumei, un ami de Ueshiba Morihei, données dans son « académie », le *Daigakuryō*. C'est ce groupe qui devint le pivot de l'incident dit du 15 mai (1932) au cours duquel fut assassiné le premier ministre Inukai Tsuyoshi.

Inoue avait donné au *Ketsumeidan* pour slogan « *ichinin issatsu* » (un homme, un assassinat). Pour lui, rappelons-le, bouddhiste Nichiren, c'est la conscience individuelle (*jiga*) qui est l'arbitre ultime du bien et du mal et le processus révolutionnaire commence par s'émanciper soi-même des contraintes sociales et de l'emprise de l'État. Ce n'est pas si différent de ce que croyaient les tenants de l'école néo-confucianiste *Yōmeigaku* dont nous parlons plus bas.

Inoue avait dressé une liste noire de vingt personnalités du monde politique et des affaires,

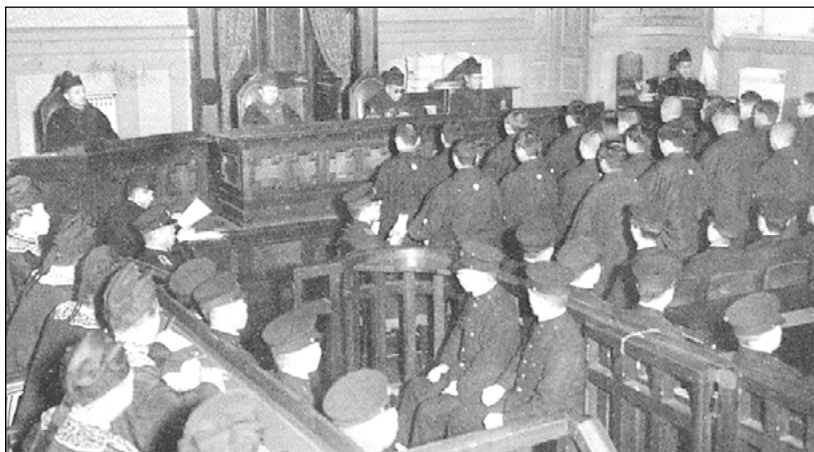
désigné les exécutants et distribués les armes, des pistolets Browning. Mais les circonstances et les atteroiements des apprentis assassins firent que les seules victimes furent Inoue Junnosuke et Dan Takuma. Les deux tueurs furent arrêtés sur le champ. Inoue trouva refuge chez notre vieille connaissance Toyama Mitsuru et séjourna chez lui du 9 février, le jour de l'assassinat de Inoue Junnosuke jusqu'au 11 mars, quand il se rendit compte que la majorité de ses petits soldats avaient été arrêtés ou s'étaient d'eux-mêmes rendus à la police. Quand il arriva au quartier général de la police métropolitaine il y fut traité avec le respect et les égards dus à un « patriote ».

Les *Ketsumeidan* organisa une nouvelle tentative de coup qui couta la vie à Inukai et à un policier : le 15 mai une quarantaine d'officiers et d'élèves de l'école navale sous la conduite de Tachibana attaquèrent la résidence du premier ministre. Inukai et un policier y laissèrent la vie. Les autres personnalités visées, parmi lesquelles Makino Nobuaki, le garde du sceau privé de l'Empereur, et le prince Saionji Kinmochi, dernier survivant des pères fondateurs de la restauration Meiji et dirigeant du parti pour gouvernement constitutionnel échappèrent de justesse au même sort. Une fois leur besogne accomplie les assassins se livrèrent à la police.

Les accusés firent de leur procès une tribune, une campagne de soutien se mit en place avec la pleine participation de l'Ōmotokyo (une pétition en leur faveur recueillit plusieurs dizaines de milliers de signatures). Le jugement, refusant au procureur les têtes qu'il avait réclamées, fut relativement clément et permit à tout ce beau monde de se retrouver libre quelques années plus tard et de poursuivre ses activités politique (assassinats en moins : l'âge apaise les passions) après-guerre. Ainsi, en 1959 Inoue Nissō et Tachibana Kōzaburo sont parmi les « hauts conseillers » de la *Zenkoku aikokusha dantai kaigi* (Conférence nationale des groupes patriotiques), une organisation regroupant des « groupes patriotiques » qui en 59-60 ont mobilisé leurs adhérents pour attaquer physiquement les opposants au pacte de sécurité avec les États-Unis. Pour citer Herbert Bix, auteur d'une biographie politique de l'empereur Hiro Hito : « En ce temps-là, le système judiciaire japonais traitait les auteurs de mutinerie et d'assassinat avec indulgence s'ils proclamaient que leur intention avait été pure et patriotique. »

Maruyama Masao (*Thought and Behaviour in Modern Japanese Politics* p. 67) cite le général Araki Sadao ministre de la Guerre (et élève au dojo de Ueshiba) : « Nous ne pouvons retenir nos larmes quand nous considérons la mentalité exprimée par ces jeunes gens purs et naïfs. Ils n'ont pas agi pour la gloire ou le gain personnel, ni ne furent-ils des traîtres. Ils ont agi avec la croyance sincère que c'était pour le plus grand bien du Japon impérial. C'est pourquoi je traiterai cette affaire en dehors des voies habituelles... » et le ministre de la Marine, l'Amiral Osumi : « Quand on considère ce qui a poussé ces jeunes gens au cœur pur à commettre cette erreur, on doit réfléchir sérieusement. »

Et Tōyama Mitsuru dans tout ça ? Âgé alors de 79 ans, il n'était pas pour autant entièrement retiré des affaires. Si on ne peut avec certitude affirmer qu'il était partie prenante du complot, il est certain que son secrétaire particulier, Homma Kenichiro et son fils, Hidezo, étaient impliqués : ils avaient procuré des fonds à Tachibana, et c'est eux qui avaient ouvert la villa de Tōyama à Inoue. Comme nous sommes au Japon, et dans un milieu ultra traditionaliste, il est peu crédible que le vieux Toyama ait ignoré ou n'ait pas approuvé ce geste. Richard Storry dans *The Double Patriots* rapporte que Hidezo lui a dit que son père et lui voulaient voir Mori Kaku et non Inukai comme premier ministre. Mori était, tout comme Inukai d'ailleurs, un ami de Tōyama et il avait participé au financement du groupe d'Inoue. On a dit qu'il était au courant des intentions du *Ketsumeidan* et les approuvait. Storry affirme : « La conclusion doit être que Tōyama Mitsuru a approuvé l'assassinat [d'Inukai], puisqu'il n'a rien fait pour éviter la tragédie. Il avait averti Inukai, lui enjoignant de ne pas accepter le poste de Premier ministre. Son avertissement avait été rejeté, donc son vieil ami allait devoir accepter son sort. Tōyama devait savoir dans tous les détails ce que cela voulait dire car il est inconcevable qu'avec sa longue expérience d'agitateur nationaliste il aurait ignoré



Le procès des civils accusés d'avoir participé à l' "incident du 15 mai".

la participation de son fils au complot de Tachibana. Tōyama porte donc une responsabilité considérable dans l'incident du 15 mai.» (pages 121-122)

Après l'emprisonnement des auteurs de l'« incidents du 15 mai » le groupe d'officiers de marine se remit à comploter, avec pour aboutissement une nouvelle tentative de coup d'État, beaucoup plus sérieuse celle-ci, qui à partir du 26 février 1936 vit une partie de Tōkyō aux mains des insurgés quatre jours durant. La capitale fut occupée par 1500 hommes de la division de Tokyo, et la liste des victimes, hautes personnalités civiles et militaires et policiers, est longue. À un moment il avait même été prévu de tuer Charlie Chaplin, alors en visite à Tōkyō. L'intransigeance de la Cour impériale et l'opposition d'une des factions de l'armée mirent le coup en échec. Cette fois-ci, les bornes ayant été de loin dépassées, le tribunal se montra plus sévère : des condamnations à mort furent prononcées et exécutées.

Ce qui nous intéresse ici c'est la justification morale mise en avant par les accusés et leur avocats pour leur défense : leur action était issue d'une conviction sincère. Et la preuve de cette sincérité, c'est qu'ils avaient mis leur vie en jeu. Ils se réclamaient en cela d'une lignée de héros, de Ōshio Heihachirō à Saigō Takamori en passant par Yoshida Shōin et les *shishi* de la Restauration Meiji. La pureté des intentions, la conviction sincère d'avoir bien agi leur donnait carte blanche. Il se réclamaient en cela d'une interprétation particulière d'une des branches du néoconfucianisme, l'école de Wang Yangming, appelée Yōmeigaku au Japon.

Il ne faut pas être grand clerc pour voir qu'à cette aune-là, tous les terrorismes obtiennent l'absolution, car qui pourrait douter, par exemple, de l'engagement total et inconditionnel des auteurs du 11 septembre 2001 ou du massacre du 13 novembre 2015. Nous soupçonnons d'ailleurs ceux qui aujourd'hui comprennent, voire admirent, les factieux japonais des années trente d'éprouver une fascination malsaine pour les Brevik, et autres

auteurs d'attentats-suicide d'aujourd'hui.

Très, très aujourd'hui succinctement, ce que trouvaient les *shishi*, *shoshi*, etc. dans la doctrine de Wang Yangming dans son interprétation japonaise, c'est l'accent mis sur *shin* (ou *kokoro*), le cœur, l'esprit individuel au dépend de *ri*, la loi, le principe, qui pour l'école dominante du néoconfucianisme japonais, le *Shushigaku* (école de Zhu Xi) est premier : le savoir est connaissance et acceptation d'une réalité objective, alors que pour le *Yōmeigaku* la connaissance du bien est innée et il ne peut y avoir de dichotomie entre savoir et action. C'est l'action qui est la pierre de touche de la sincérité et de la vérité.

Alors que le courant, car on ne peut pas rigoureusement parler d'une école, *Yōmeigaku*, était resté en arrière plan, voire souterrain, pendant tout la période du shogunat, le cas de Ōshio Heihachirō (voir la deuxième partie de cet article) étant tout à fait particulier, l'intérêt pour Wang Yangming et l'assimilation de son enseignement à l'éthos d'un bushido reconstruit a connu une expansion quasi explosive dans les premières années de l'ère Meiji. Nous en verrons la raison plus tard.

L'(hypo)thèse que nous soutenons est que nous avons à faire à une reconstruction à posteriori, dans la ligne des « traditions inventées » que nous avons examinées dans des articles précédents, que ce soit le bushido et la figure du samourai, le culte autour de Saigō Takamori (« le dernier samourai »), les canards comme « ai veut dire harmonie », « le hakama a pour fonction de cacher les pieds et chaque pli a un sens symbolique », « Omotokyō était une religion universaliste et pacifiste », « Ueshiba était un mystique pacifiste » ou la prétendue interdiction des budō par les autorités américaines après 1945 (plutôt « légende urbaine » ou fake news que tradition inventée), etc.

Il s'est ainsi créé, de la fin du 19^e siècle à nos jours, comme une confrérie ultra-conservatrice pour laquelle le nom de Wang Yangming joue le rôle de signe de reconnaissance, sorte de poignée de main maçonnique. C'est

l'expérience que rapporte Jan van Bremen dans son étude de terrain consacrée au *Yōmeigaku*, *The moral imperative and leverage for rebellion: an anthropological study of Wang Yang Ming doctrine in Japan*. Il raconte que parmi ses informateurs, dont le dirigeant d'une des principales sociétés japonaises, plusieurs lui ont demandé de garder leur identité secrète car « si leurs convictions étaient dévoilées, ils risquaient la méfiance de leur entourage ou même la perte de leur position. »

Nous ne voulons pas dire que le *Yōmeigaku* serait une invention. C'est bien un des principaux courants du néoconfucianisme japonais, et son influence a été bien réelle. Ce qu'il nous importe de « déconstruire » c'est le mythe d'une lignée de héros inspirés, guidés, par l'enseignement de Wang Yangming, lignée dans laquelle s'inscriraient les personnages que nous avons rencontrés dans nos articles précédents, les *shishi*, *shoshi*, *shina* ou *taira ronin* et autres terroristes et officiers factieux.

En fait, si Ōshio Heihachiro était un véritable *Yōmeigakusha*, qui a laissé des ouvrages démontrant non seulement une grande érudition mais encore une pensée philosophique originale et créative, on ne peut en dire de même ni de Yoshida, ni encore moins de Saigo, pour ne pas parler des *shishi* et *shoshi* de bas étages qui ne devaient connaître de Wang Yangming que le nom. On pourrait très bien comparer le sort fait à Wang Yangming à celui qu'a connu Friedrich Nietzsche, approprié par des idéologues qui, réduisant son œuvre à « surhomme » et « volonté de puissance », sortis de tout contexte, se sont servis de son nom pour se donner un semblant de pensée. Des geais parés des plumes du paon. Oleg Benesch, auteur de *l'indispensable Inventing the Way of the Samurai*, écrit dans son article *Wang Yangmin and Bushidō* :

La pensée de WangYang-ming était souvent réduite à un ou deux points clés, en particulier l'unité de la pensée et de l'action et l'idée de la connaissance innée du bien. (...) Comme Kojima Tsuyoshi* a écrit concernant les adeptes modernes du *Yōmeigaku* : « Je n'ai pas le droit de dé-

clarer que je rejette les « Études de Wang Yangming » auxquelles ils croient comme « n'étant pas des Études de Wang Yangming ». Ce que je peux dire simplement c'est que « leurs Études de Wang Yangming » ne sont pas les « Études de Wang Yangming » de Wang Yangming ». (2009 Journal of Chinese Philosophy)

*[Kojima Tsuyoshi est l'auteur de *Kindai Nihon no yōmeigaku* [Les études sur Wang Yangming dans le Japon moderne]. Tōkyō, Kōdansha, 2006] (Journal of Chinese Philosophy 36/3 de septembre 2009)

Que se soit constituée comme une saga autour de cette lignée mythifiée, c'est ce qu'indique van Bremen dans son article *A beacon for the twenty-first century: Confucianism after the Tokugawa era in Japan* paru dans le recueil *Ideology and Practice in Modern Japan* (sous la direction de Roger Goodman and Kirsten Refsing) :

Des textes destinés au grand public décrivant le néoconfucianisme et les héros marqués par Wang Yangming ont été produits et ont circulé au Japon depuis l'ère Tokugawa. Il y a de nombreux récits, plus ou moins factuels, portant sur un petit nombre de personnes et de faits tirés de l'histoire du Japon. Il est curieux que ces portraits et ces récits ne portent que sur un petit nombre de personnes et d'événements ayant un rapport avec cette branche du confucianisme. La même poignée de personnages apparaît et réapparaît avec peu de variations, et ce sont les mêmes épisodes qui sont cités et re-cités.

C'est donc bien d'un montage a posteriori qu'il s'agit.

Les étapes de ce montage peuvent être nommées, prenons simplement trois exemples :

Inoue Tetsujiro(1855-1944)



Avec Inoue Tetsujiro nous avons un parfait exemple de la construction d'un discours alliant nationalisme radical, culte du bushido et défense et illustration du Yōmeigaku. Natif de Fukuoka (encore un ! voir AJ n°62FR), il étudie la philosophie à l'Université impériale de Tokyo où il sera plus tard professeur. Quand, en 1880, Toyama Mitsuru a des doutes quant au texte d'une pétition pour la mise en place d'une assemblée ainsi qu'en faveur de la révision des traités inégaux que son organisation d'alors (la *Chikuzen kyōaikai*) voulait déposer auprès du *Genrō-in* (Chambre des Anciens), c'est Inoue Tetsujirō qui se charge de la correction.

Après un séjour d'étude de quatre ans en Allemagne, il revint au Japon où il rédigea ce qui, aujourd'hui encore, fonde la tripartition canonique du néo-confucianisme japonais, quelque soit le caractère artificiel de celle-ci. En construisant un *Yōmeigaku* « pur et dur », il fonda le discours faisant de celui-ci le moteur de l'action des opposants au Bakufu. Se succédèrent ainsi : en 1900, *Nihon yōmeigakuha no tetsugaku* ; en 1903, *Nihon kogakuha no tetsugaku* et, en 1905, *Nihon shushigakuha no tetsugaku* (respectivement : La philosophie de l'École japonaise de WangYang-ming, de l'École japonaise des études anciennes et de l'École japonaise de Zhu Xi.

Dans le même temps il s'occupait de mettre en place une base textuelle au culte du bushidō : en 1901 sortit son *Bushidō* et en 1905 une anthologie de 60 volumes, *Bushidō sōsho*. Paradoxalement, selon Furukawa Teshi, auteur d'une édition critique du *Hagakure*, le terme même de bushidō ne se trouve que dans 10 des 60 volumes et seuls quatre d'entre eux l'utilisent fréquemment...

Winston Davis, dans son article *The Civil Theology of Inoue Tetsujiro* (*Japanese Journal of Religious Studies* 3/1 Mars 1976) cite Watsuji Tetsuro qui : « souligne que la reconstruction du bushidō comme phénomène centré sur l'Empereur et une éthique nationale japonaise est complètement a-historique. Inoue a ainsi délibérément – mais sous le manteau – changé le contenu du bushidō médiéval (loyauté envers son seigneur féodal) pour le rendre conforme à la loyauté envers l'Empereur de la période Meiji. »

L'article *Japanese Confucian Philosophy* de la Stanford Encyclopedia of Philosophy déplore que :

Malheureusement, la thèse d'Inoue selon laquelle il y aurait eu des formes traditionnelles de philosophie, particulièrement les écoles néo-confucéennes du début des temps modernes, bien avant l'introduction de la philosophie occidentale, a un effet secondaire préoccupant. Il a de plus en plus élevé le statut des notions confucéennes non pas en tant que notions proprement confucéennes mais comme composantes intégrales d'une mixture nationaliste, impérialiste et militariste servant les intérêts des militaristes japonais des années 30 et 40. En particulier, Inoue s'est plus tard consacré à exposer le *bushidō*, la soi-disant « voie du guerrier », en tant qu'ingrédient central du *kokumin dōtoku* [éthique nationale]. Inoue a produit un tel volume d'écrits portant sur le *bushidō* que l'on pourrait avancer que la voie du guerrier est bien plus son invention qu'une chose enracinée dans la tradition.

Pour conclure sur Inoue Tetsujiro, nous ne

Lisez plus dans l'édition 66FR